

II- De la foi pascale aux évangiles

A- La première expression de la foi

1- La foi pascale.

Tout dans le Nouveau Testament est **témoignage d'après la Résurrection.**

La mort ignominieuse de Jésus avait provoqué le désarroi chez les disciples : il était le Messie attendu, qui avait annoncé la venue du Règne de Dieu. Pourtant, c'est un Messie humilié, bafoué, crucifié, et non triomphant, qui s'était donné à voir.

Mais après l'expérience qu'ils font de la rencontre avec Jésus ressuscité, la situation se renverse, et le désarroi fait place à l'enthousiasme. Les disciples débordent d'activité : personne ne peut les convaincre de se taire (Ac 2-3) ; ils disent agir par la puissance de Jésus. Le retournement des esprits s'opère parce qu'ils ont expérimenté que Jésus était désormais vivant, ressuscité (Ac 3, 12-16) : Dieu l'a « *glorifié* ».

Dès lors, la mission des disciples est de témoigner et de proclamer que Jésus est bien le *Christ* (traduction grecque de l'hébreu *Messie*, c'est à dire l'Oint du Seigneur) : Dieu l'a relevé, « *réveillé des morts* » et il l'a fait entrer dans sa gloire.

Dès lors, même si les souvenirs de type biographique sont très présents, même si les paroles de Jésus et les paraboles viennent de souvenirs vécus ou d'une enquête historique sérieuse, **tout est relu à la lumière de l'événement de Pâques.**

Au moment où Jésus meurt sur la croix, les disciples se sont enfuis, seules quelques femmes regardent de loin.

Ce n'est qu'après Pâques que les disciples de Jésus, transformés par la rencontre du Ressuscité, se sont mis à parler et à proclamer leur foi, et si l'on en croit les Synoptiques après un délai plus ou moins long : Luc déploie les 40 jours qui séparent Pâques de l'Ascension et voit la mission inaugurée par la fête de Pentecôte ; Matthieu au contraire renvoie les disciples en Galilée où le Ressuscité leur donne l'ordre de la mission. L'évangile de Marc en 16,8 s'achève sur le silence et sur la peur des femmes.

Les 4 évangiles n'ont pas gardé de récit de la Résurrection proprement dite : on abandonne Jésus mort dans le tombeau le vendredi soir, on retrouve les femmes le lendemain du Sabbat devant la pierre roulée, le tombeau ouvert et vide.

Or, il y a eu des essais très tôt pour combler ce vide : au deuxième siècle, des récits divers ont fleuri qui ont pris le nom d'évangiles, dans des milieux chrétiens populaires ou marginaux : l'évangile des Hébreux, l'Évangile de Thomas, l'Évangile de Pierre.

Dans l'Évangile de Pierre, on trouve une description de type fortement symbolique de l'événement.

Voilà ce qu'on y lit, après que Pierre et Jean sont venus au tombeau :

« et ils virent les cieux ouverts... et la pierre roula d'elle-même, et le sépulcre s'ouvrit, et les deux jeunes gens y entrèrent...Et ils virent trois hommes sortir du tombeau. Les deux jeunes gens soutenaient le troisième et la croix les suivait. Et la tête des deux premiers atteignaient le ciel, mais celui qu'ils conduisaient dépassait les cieux ».

On voit que l'image utilisée ici sur un mode symbolique et codé ne dit pas grand chose de la factualité de l'événement, mais elle s'approche probablement de trop près du « moment » ...

En tout cas, nous savons que l'évangile de Pierre a été lu dans quelques communautés jusqu'à la fin du 2^{ème} siècle, mais qu'il a été ensuite interdit par l'évêque Sérapion, et l'Eglise ne l'a pas retenu dans ses Ecritures.

Parce qu'il n'était plus lu dans les communautés, et qu'il n'était plus recopié, il est rapidement tombé en désuétude, les manuscrits trop rares se sont perdus. Tel a été aussi le sort de nombreux textes, que l'on a appelé à tort « apocryphes » ! Personne ne les a jamais cachés, mais parce qu'il ne correspondait pas à la foi des chrétiens, ils ont été peu recopiés et ont partiellement disparu.

Par contre les 4 évangiles (retenus par les communautés chrétiennes) brouillent comme à plaisir les pistes :

Chez Matthieu, les femmes vont au tombeau, reçoivent le message et la mission de l'ange, puis sur le chemin du retour, Jésus lui-même leur apparaît. Les disciples, eux, sont convoqués en Galilée où le Ressuscité les rencontre sur la montagne ;

Chez Marc, les femmes « ne dirent rien à personne, car elles avaient peur ».

Chez Luc, les femmes qui ont vu deux jeunes gens sont en butte aux moqueries des disciples ; puis Pierre se rend au tombeau qu'il trouve vide, enfin sur la route d'Emmaüs, Jésus apparaît aux deux disciples, enfin à Jérusalem il apparaît aux Onze.

Chez Jean, Marie-Madeleine, puis Pierre et Jean trouvent le tombeau vide, ensuite Jésus se fait voir à Marie-Madeleine, puis aux Dix rassemblés.

On ne trouve pas non plus d'accord sur un récit d'Ascension, ni sur le don de l'Esprit.

Ainsi Pâques apparaît comme un événement à la fois situé dans l'histoire et qui échappe à l'histoire. Nous ne l'atteignons qu'à travers les témoignages divers de ceux qui affirment que le Crucifié est vivant.

L'origine garde un caractère insaisissable ; il nous faut croire sur la parole des témoins.

2- Une étonnante diffraction des expressions de la foi commune

La foi commune est la foi en la résurrection de Jésus ; mais aussi haut que l'on puisse remonter, on la trouve exprimée dans des expressions diverses, toujours métaphoriques :

a- Les langages de la résurrection

1- Le langage le plus ancien est probablement celui de la résurrection comme réveil ou remise debout de l'homme mort. La foi juive, notamment pharisienne, l'avait affirmé depuis près de deux siècles : aux derniers jours, Dieu ressusciterait les morts pour un jugement final. Dans l'attente de la fin des temps, les âmes sont gardées en réserve, pour qu'elles puissent alors retrouver leurs corps, et que chacun, selon le jugement, soit diversement transfiguré.

L'évangile de Matthieu témoigne de la foi pharisienne en la résurrection des morts dans les derniers temps, puisqu'il raconte la mort de Jésus comme l'événement qui inaugure la fin des temps, et qui met en route la résurrection (lire attentivement *Matthieu 27,51-53*).

Les premières expressions de la résurrection en araméen et en grec (probablement simultanément) utilisent deux métaphores très proches :

La métaphore du lever (*QûM, anisthèmi*), et la métaphore du réveil (*HaQîTS, egeirô*) se trouvent ensemble à la fois dans le livre de *Daniel* (12,1-4) et dans le livre d'*Isaïe* (26,19).

On trouve ainsi dans les *Actes des Apôtres* (2,24 et 32) : « Dieu l'a relevé (*anisthèmi*) ».

Chez Matthieu et chez Paul on trouve plus souvent : « Dieu l'a réveillé » (*egeirô*) (*Ga* 1,1).

Ce langage horizontal inscrit la Résurrection dans le temps, et favorise les séquences temporelles successives que l'on trouve chez Luc. Les plus anciens kérygmes comportent l'expression active : « Dieu l'a réveillé », puis on trouve des formulations du type : « le Christ s'est réveillé, ou s'est relevé ».

2- Parallèlement un autre langage est employé, que l'on appelle langage d'exaltation. Chez Jean, il est dit que Jésus est à la fois élevé sur la croix et dans la gloire.

On le trouve aussi dans les *Actes des Apôtres* (« élevé à droite de Dieu », 2,33), et dans l'hymne de la lettre aux *Philippiens* (2,9 « c'est pourquoi Dieu l'a sur-élevé ») ; la métaphore est alors **verticale**.

3- S'adressant à des lecteurs grecs, pour lesquels l'idée de résurrection est un obstacle infranchissable, Luc emploie aussi le langage plus acceptable de la « vie » : « des femmes ont vu des visions d'ange qui leur ont dit qu'il est **vivant** » (*Luc* 24,23).

4- Nulle part il n'est question d'immortalité de l'âme ; la personne en monde juif est conçue comme un tout, une âme sans corps est impensable.

Mais une autre expression forte est celle de la « **transfiguration** » ; le corps du Ressuscité est transformé, transfiguré (*metamorphô*), et les récits de transfiguration sont une autre métaphore pour dire la résurrection !

5- Il faut aussi évoquer le langage paulinien de la « nouvelle création » : « Si quelqu'un est en Christ, il est création nouvelle » (2 Co 5, 16), lié à des images d'accouchement et de naissance : « mes petits enfants que j'enfante dans la douleur jusqu'à ce que Christ soit formé en vous » (*Ga* 4, 19)

5- Enfin, remarquons que c'est moins vers le passé du Ressuscité que l'on regarde que vers son avenir : il est celui que l'on attend. D'où l'antique formule liturgique conservée en araméen par Paul : « Marana tha : notre maître, viens ».

b- Les « kérygmes » ou proclamations de foi

On appelle ainsi des formules caractéristiques qui apparaissent très tôt dans la vie des premières communautés chrétiennes, comme pour mieux fixer et transmettre la foi chrétienne.

En fait les formulations sont toujours restés souples avec une certaine diversité.

Mais on aperçoit la parenté de formules de plus en plus complexes :

« Dieu l'a ressuscité des morts » (*Galates* 1,1 ; 1 *Thessaloniens* 1,10)

« Il est ressuscité » (*Marc* 16,6 ; *Matthieu* 28,6)

« Il est ressuscité et il s'est fait voir à Simon » (*Luc* 24,34)

« Christ est mort pour nos péchés selon les écritures, il a été enseveli,

il est ressuscité le troisième jour conformément aux Ecritures,

il s'est fait voir à Céphas, ensuite aux douze... » (1 *Corinthiens* 15,1-6)

Les éléments caractéristiques sont les suivants :

Christ est mort pour nos péchés

Dieu l'a ressuscité d'entre les morts le troisième jour

Selon les Ecritures

Il s'est fait voir à des témoins.

Voir *Actes* 13,30-31

c- La diversité des titres du Ressuscité :

Les titres sont divers : Christ (Messie), Fils de David Fils de l'Homme, Seigneur, Fils de Dieu...

Le titre de Christ-Messie (comme celui de Fils de David) renvoie d'abord à une attente messianique terrestre et précise, que le premier chapitre des *Actes des Apôtres* s'emploie à désamorcer : « Seigneur, est-ce maintenant que tu vas restaurer la royauté en Israël ? Il leur dit : « il ne vous appartient pas de connaître les temps et les heures... » (1,6-7). Paul la désamorcera en faisant de Jésus Christ un nom propre.

Le titre de Fils de l'Homme semble avoir été une auto-désignation de Jésus ; il évoque ainsi le Fils de l'Homme de *Daniel* 7, qui doit venir à la fin des temps pour juger les vivants et les morts. Mais il souligne aussi la réalité et la fragilité humaine de Jésus.

Le titre de Seigneur (*Kyrios*) évoque le nom de Dieu lui-même, puisque les traducteurs de la Septante l'avaient utilisé pour transposer l'imprononçable tétragramme YHWH !

Le titre de Fils de Dieu est peut-être le titre le plus haut, qui dit l'intimité et la proximité de Jésus avec Dieu.

Les noms de « Christ », « Seigneur » et « Fils de Dieu », acceptés par les communautés les plus diverses, apparaîtront comme les plus propres à dire celui dont le nom est au-dessus de tout nom !

Il nous faut donc poser à la fois l'intervalle de Pâques, l'expérience que les disciples font du Ressuscité comme expérience fondatrice commune, et la diversité des récits, des expressions et des titres qui tentent de dire la Seigneurie du Crucifié, désormais présent la foi des communautés

B- Vers la rédaction des évangiles

1-La relecture post-pascale : « conformément aux Ecritures »

Très tôt, un élément essentiel apparaît dans les kérygmes : c'est l'expression « conformément aux Ecritures » (2 fois en *1Corinthiens* 15,1-6). Cela montre que les premiers disciples du Ressuscité, pour comprendre l'événement inouï qui les atteignait, se sont d'abord tournés vers leur patrimoine religieux et culturel, c'est-à-dire vers ces écritures juives que nous appelons « Ancien Testament ». C'est alors à partir des attentes et des intuitions les plus profondes du judaïsme qu'ils essaient de dire la Seigneurie scandaleuse du Crucifié. Paul la décrit en combinant des fragments prophétiques : « ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que l'œil n'a pas vu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, voilà ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (*1Corinthiens* 2,9).

On s'aperçoit d'ailleurs à lire Paul ou les Actes que ce sont toujours les mêmes thèmes qui sont sollicités et qui sont relus à partir des interprétations de la catéchèse juive de l'époque : le targum. Ainsi la foi d'Abraham, l'Exode, le don de la Loi au Sinaï, quelques psaumes.

Dans les *Actes des Apôtres*, Luc met en scène Pierre, puis Paul, et leur fait tenir des discours dont les schémas sont semblables, et qui sont un témoignage de foi en la résurrection, suivi d'une argumentation appuyée sur quelques psaumes.

Il suffit de lire *Actes* 2,22-26 où sont cités les Psaumes 15 (16) et 109 (110).

En *Actes* 13, les mêmes psaumes sont cités. Notons que c'est souvent la traduction grecque qui permet la démonstration, moins facile avec le texte hébreu. Ainsi ce sont les virtualités de sens de l'Ancien Testament, déjà présentes dans certains courants juifs de la diaspora, qui sont utilisées : la foi en la fidélité du Dieu de la promesse, et l'attente de la résurrection finale.

Le schéma propre à Luc est celui de **l'accomplissement des Ecritures** : en grec il suffit de changer une lettre pour que la **promesse** (*epaggelia*) deviennent **évangile** (*euaggelion*) (*Actes* 13,30ss.).

On remarquera que selon Luc les apôtres dans leurs discours missionnaires suivent l'injonction de l'Esprit de Pentecôte, puisqu'ils ne font que mettre en œuvre l'enseignement même du Ressuscité ; en *Luc* 24, il est dit par deux fois que « Jésus leur ouvrit l'esprit en leur expliquant dans toutes les Ecritures ce qui le concernait » (24,27 et 44). Magnifique façon de dire que c'est la foi en la Résurrection qui permet de relire les Ecritures et d'y lire « ce qui le concernait ».

Les Ecritures juives ne débouchent pas spontanément sur la résurrection du Crucifié. Certes, plusieurs passages et plusieurs thèmes de l'Ecriture semblent pointer vers l'Evangile, mais il est beaucoup plus exact de renverser la proposition et de dire que **c'est l'événement de la mort et de la résurrection du Christ qui éclaire les Ecritures et les fait apparaître sous un jour nouveau**. D'un seul coup, l'Ecriture prend un sens nouveau et se met à parler du Christ ressuscité et à pointer vers lui

Risquons une image : tout se passe comme si on mettait un énorme aimant, celui de la crucifixion et de la résurrection, au-dessus de l'Ecriture ; alors on voit les lignes de limaille se mettre en ordre et s'allonger pour converger vers un point commun.

Au centre, les deux Ecritures ne se rejoignent pas exactement : il y a le trou ou la pliure de Pâques : vie, mort et résurrection de Jésus de Nazareth, reconnu Christ et Seigneur dans la force de l'Esprit/

2- La relecture post-pascale : le genre « évangile »

Les groupes chrétiens (les petites « églises ») ont donc très tôt dit leur foi et en ont témoigné, car la foi chrétienne est constitutivement annonce et mission. Nous verrons qu'ils ont dû aussi, probablement dès le commencement, raconter. Raconter d'abord la passion et la mise à mort de Jésus, puis leurs rencontres avec le Ressuscité. Raconter le dernier repas etc...

Mais Paul, le premier écrivain chrétien (1ère lettre aux Thessaloniens en 49 ap.JC) n'a pas ressenti le besoin de raconter des épisodes de la vie de Jésus, ni miracles, ni paraboles, ni enseignements. On dira : il ne l'avait pas connu. Certes, et il revendique de n'avoir pas connu Jésus « selon la chair », mais on voit bien dans ses lettres que certains gestes, certaines paroles lui étaient connues. Il transmet le kérygme de la mort et de la résurrection, il transmet surtout le récit du dernier repas (1 Co 11, 23-26).

Comment s'est donc fait sentir la nécessité de raconter la vie du Nazaréen ?

Tant que les premiers témoins étaient vivants, la tradition orale, comprise dans l'Antiquité comme l'information la plus fiable, pouvait suffire. Mais après leur mort ?

En 70 Pierre et Paul, Jacques l'un des Douze et Jacques le frère du Seigneur sont morts.

Mais il fallait plus. Ce sont, semble-t-il, des interprétations déviantes qui ont poussé à la naissance du « genre évangile »

a- Au coeur des trois évangiles synoptiques, on trouve la question pressante de Jésus à ses disciples : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » (Marc 8, 29 ; Matthieu 16, 15 ; Luc 9, 20°). Il fallait répondre, et d'abord répondre en affrontant divers types d'interprétation que les groupes chrétiens et leurs dirigeants ne reconnaissaient pas comme leurs.

Essayons d'en dessiner les contours en les stylisant, car ce sont les déviances que les premiers grands responsables d'Eglises au deuxième siècle (Justin, Irénée et enfin Hippolyte) devront affronter

:

D'une part, ce que l'on peut appeler la tendance judaïsante, ou en termes plus théologiques l'adoptianisme : Jésus était un homme, et Dieu, par la résurrection l'a élevé à son propre rang ; on en trouve des échos dans les premières formulations chrétiennes : « Dieu l'a fait Christ et Seigneur, ce Jésus que vous avez crucifié » (*Actes* 2,16).

Avec de plus en plus de vigueur, les premiers témoins vont affirmer : non, il était déjà et dès l'origine l'envoyé de Dieu, le Fils bien-aimé venu vivre avec nous, comme nous.

D'autre part une tendance fréquente en milieu grec, païen, et que l'on peut appeler le docétisme (d'un verbe signifiant « faire semblant »). Jésus, qui venait de Dieu, aurait fait semblant de vivre, de souffrir et de mourir comme un homme. Mais puisqu'il était le Fils de Dieu, il n'aurait pas vraiment souffert. Cette déviation se répandra largement au 2^{ème} siècle.

Les témoins répondent : non, c'est bien le même qui a souffert, est mort sur une croix, et est ressuscité.

Ainsi naîtra progressivement dans les premières communautés un genre littéraire sans égal, l'« évangile ». Le Ressuscité présent à sa communauté qui se rassemble pour partager le pain, est bien le même que le Nazaréen avec lequel ils avaient vécu. Il ne s'agit donc pas de lire selon une lecture adoptianiste (« il était un homme, il est devenu un dieu »), ni selon une lecture docète (« il a fait semblant ») ; au contraire, il s'agit de relire **dans le temps de sa vie humaine, les signes et les paroles (alors incompréhensibles) qui disent son identité de Fils.**

Pourquoi n'ont-ils pas pu le percevoir au-delà du visible ? Ne pouvait-on reconnaître la présence déjà à l'œuvre en lui du Dieu qui vient et qui sauve ?

Répondant à ces questions, les évangiles ne sont pas des biographies de Jésus, ni des souvenirs anecdotiques, mais ce sont des invitations à reprendre le chemin de foi ou de non-foi, parfois d'incompréhension et de doute, qui fut celui des disciples, et à marcher avec eux sur la route qui va à la Croix.

Lorsqu'on parle de témoins oculaires, il s'agit toujours de ceux qui ont découvert après Pâques que Jésus était déjà avec eux (dans les jours de sa chair) le Fils de Dieu et le Seigneur de l'histoire, et qui invitent désormais le lecteur à la foi : « ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Fils de Dieu et qu'en croyant vous ayez la vie éternelle » (*Jean* 20,19).

Chaque évangile nous invite à sa façon à suivre le chemin des disciples et à répondre à la question : « et vous, qui dites-vous que je suis ? ».